Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 24 (1921-1922)

Artikel: À propos de Gênes
Autor: Bovet, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749004

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

À PROPOS DE GÊNES

A la veille de la Conférence de Gênes je me félicitais ici de n'avoir pas à énoncer des prophéties et j'écrivais: „L'*esprit* qui seul peut réaliser quelque chose à Gênes, c'est l'esprit de la Société des Nations. S'il n'agit pas à Gênes, c'est alors qu'on appréciera le travail accompli à Genève.“ [1])

Cet esprit, on en a senti quelque chose au cours des deux premières séances; puis il s'est évanoui, de plus en plus, et le résultat final est un gâchis complet. Certains s'en réjouissent et disent: „Nous l'avions prédit!“ Ils ne semblent pas se douter que leur scepticisme même (reflet de leur désir secret) est *une* des causes du gâchis...

Il y en a d'autres. Nous avons revu à Gênes, dans toute leur fatuité, dans tout leur aveuglement, dans toute leur antiquaille et dans toutes leurs ficelles, les politiciens et les diplomates de l'Europe d'avant 1914. Ils nous ont si copieusement ennuyés que, certes, des milliers d'Européens ont fait comme moi: nous n'avons plus lu qu'en diagonale cette chronique de la cour du roi Pétaud.

Relevons pourtant quelques-uns des faits caractéristiques. C'est d'abord le traité russo-allemand de Rapallo. Les journaux de la feue Entente ont déclaré, avec un sérieux imperturbable, que ce traité était prévu depuis longtemps; a-t-on jamais vu, en effet, un homme d'Etat „surpris“ par un événement? En vérité, la chose était à prévoir; sans être bien malin, et sans connaître le moins du monde le secret des chancelleries, voici bien deux ans que j'écrivais sans cesse à des amis: „La politique française pousse l'Allemagne dans les bras de la Russie.“ Mais alors, si tout était prévu, pourquoi se scandaliser si fort? — Que le moment ait été bien mal choisi pour signer le traité, c'est une autre affaire, dont nous reparlerons un jour.

Un autre fait: les intrigues dans les coulisses. Le président Facta avait pourtant affirmé, avec un grand sens des réalités, qu'il ne saurait plus y avoir ni vainqueurs, ni vaincus, ni neutres, mais simplement des Européens, tous menacés par une même catastrophe. En réalité il y a eu les „invitants“ et les „invités“; —

[1]) *Wissen und Leben,* nº 12, du 15 avril 1922, page 545.

„invité“ signifiait „toléré“, ce qui est une acception nouvelle; quant aux invitants, ils semblent avoir habité des villas fort distantes les unes des autres, si distantes même que la vérité officielle changeait de couleur (ou de fard) d'une villa à l'autre.

De là (troisième fait) l'activité fiévreuse des journalistes, qui ont su transformer le golfe de Gênes en une mare aux canards. Lloyd George a démenti énergiquement les propos qu'on lui attribuait sur l'entente anglo-française, et Barthou a confirmé ce démenti; mais alors, que penser de la bourde du *Times?* On reste rêveur, et la rêverie se change en fatigue, en dégoût, quand il faut chaque matin passer l'éponge sur les révélations du jour précédent; on se prend à regretter (qui l'eût cru?) les fallacieux mais brefs communiqués des divers G. Q. G.

Enfin, les discoureurs de Gênes nous ont-ils assez rebattu les oreilles de la soi-disant „opinion publique“? Ce faisant, ils se sont vraiment exagéré leur autorité et notre naïveté. Non; tous ces journaux bien dressés, qui aboient au moment voulu, ne représentent plus du tout l'opinion publique. Vous pensiez l'exciter, la diriger? En réalité, elle n'est déjà plus là où vous la croyez; elle s'éloigne de vous, car elle attendait un acte d'apaisement, de confiance, de solidarité, et vous ne lui avez offert que des intrigues et des chamailleries. L'opinion publique vous abandonne, tout simplement; elle regarde ailleurs.

* * *

Est-ce à dire que la Conférence de Gênes ait été tout à fait inutile? Nullement. D'abord, quoique fort mal préparée (dit-on) par les „invitants“, dans sa partie technique et diplomatique, la Conférence a été excellemment organisée, dans sa partie matérielle, par le gouvernement italien. C'est le seul point sur lequel tous les participants soient d'accord. Pour tout ce qui ne dépendait que d'elle, l'Italie a très bien fait les choses; elle ne s'est pas contentée de consacrer de gros crédits aux communications téléphoniques, télégraphiques et ferroviaires (ce qui serait déjà un bel exemple... pour la Suisse); elle a pratiqué aussi, dans son accueil, cette „gentilezza“ traditionnelle qui est le fruit exquis d'une longue civilisation; ses représentants enfin ont mis au service de la cause européenne une diplomatie avisée qu'on a eu grand tort de sus-

pecter. Il serait temps de connaître mieux la vraie Italie, l'œuvre immense qu'elle a réalisée depuis 1870, et toutes les sûres promesses d'avenir qui sont en elle. Au lieu de toujours évoquer le spectre de ce Machiavel qu'on comprend d'ailleurs si mal, il faudrait penser au prophète génial de la nouvelle Italie, à ce Giuseppe Mazzini, dont l'histoire actuelle commence à réaliser la généreuse pensée. Après avoir été si longtemps injustes à l'endroit de l'Italie, tâchons de ne pas tomber plus bas encore, jusque dans le ridicule.

Un grand mérite de la Conférence de Gênes a été de réunir pour la première fois des représentants de *tous* les peuples européens. Pour s'être faite en dehors du cadre déjà solide de la Société des Nations, cette rencontre a provoqué les heurts et les intrigues dont il a été question plus haut. Mais ce scandale même a mis en lumière deux faits essentiels:

Le premier, c'est que la politique d'avant-guerre (diplomatie secrète, coercition capitaliste et militariste, etc.), que l'Entente semble vouloir perpétuer, mène forcément à un rapprochement de l'Allemagne et de la Russie. Et alors: s'imagine-t-on que l'Europe puisse quelque chose contre l'Allemagne et la Russie réunies?? Une expédition militaire? A supposer qu'elle soit encore possible et qu'elle réussisse, cette expédition demeurerait absolument stérile, pour des raisons si évidentes qu'il est inutile de les développer. Quoi qu'on fasse contre l'Allemagne *et* la Russie, le résultat le moins catastrophal serait encore d'immobiliser trois cent millions d'individus dans une exaspération croissante. Pour combien de temps? Croit-on vraiment que les peuples européens supporteraient ce régime? Si un sentiment élémentaire de justice et d'humanité ne suffisait pas à les soulever, c'est la misère et la famine qui les pousseraient au grand chambardement. Plus on y réfléchit, et plus on voit que la politique de *force* est aujourd'hui de la pure *folie*.

Dès lors, il n'y a plus qu'une chose à faire: il faut choisir entre l'Allemagne et la Russie. Poser la question, c'est la résoudre. Il faut choisir l'Allemagne. — Non pas du tout que je sois de ceux qui prétendent mettre la Russie au ban de l'humanité. Nettement et irréductiblement antibolchéviste, j'estime néanmoins qu'il faut laisser à la Russie le temps de retrouvrer son équilibre politique, social et moral, qu'il faut même l'y aider avec toute la prudence et aussi avec toute la célérité nécessaires. — Expliquons-nous:

ce qui nous sépare de la Russie, ce n'est pas seulement une mentalité profondément différente, c'est aussi un grand écart chronologique: la Russie en est à ce qui fut pour nous le moyen âge. J'ai toujours insisté sur ce fait, même à propos des plus grands écrivains russes. Dès qu'on en prend conscience, on en voit aussi les conséquences essentielles, que les emballements purement littéraires d'une part et le mysticisme communiste d'autre part peuvent voiler mais non pas supprimer. Le communisme russe a abouti au désastre, beaucoup plus par ses propres fautes et par sa propre logique, que par le blocus ou par la sécheresse de l'été 1921 (telle est aussi l'opinion de Hoover). Ce désastre est constaté par nos prolétaires et par les Russes eux-mêmes, sans qu'ils osent l'avouer pour le moment; il aboutit à une triple servitude politique, sociale et morale, dont personne ne veut en Europe occidentale. La puissance d'expansion du bolchévisme est désormais brisée, si nous ne la favorisons pas par une réaction stupide. Une guerre *défensive* contre une attaque éventuelle du bolchévisme (voir le discours récent de Trotzky!) est la seule guerre légitime que je voie aujourd'hui en Europe; son succès serait certain, tout autant que les attaques sournoises et illégitimes des Denikine, Koltschack et Wrangel étaient condamnées à l'insuccès. — Conclusion: il faut laisser la Russie évoluer normalement vers une forme politique nouvelle (qui sera peut-être celle d'une ou de plusieurs républiques agraires), il faut favoriser cette évolution par des moyens pacifiques et loyaux, mais sans oublier jamais l'écart psychologique et historique qu'il y a encore entre elle et nous. Ni maîtresse ni sujette, ni conquérante ni „colonisée", mais indépendante et respectueuse de notre individualité. Une collaboration intelligente et prudente: voilà tout.

Cette politique — la seule bonne — est possible, à une condition: c'est que l'Allemagne soit réadmise enfin parmi les grandes nations de la civilisation occidentale. Nous ne pouvons rien contre l'Allemagne *et* la Russie; voilà le fait élémentaire contre lequel se brisent tous les arguments contraires (arguments à réexaminer un autre jour); — mais nous pouvons tout, — tout ce qui est juste — si nous travaillons avec l'Allemagne. Il ne s'agit pas d'une embrassade, ni d'un oubli des crimes et des responsabilités; il s'agit d'un grand effort, intelligent et patient. Le reste viendra en son temps.

Le traité de Rapallo n'est qu'un pis-aller pour l'Allemagne. Elle le sait fort bien; elle sait que son intérêt supérieur est de marcher avec l'Europe occidentale, dont elle est une partie intégrante, vivante, nécessaire et indestructible, — malgré l'erreur criminelle de 1914 et en dépit (et en raison même) des différences qu'il y a entre Germains, Latins et Anglo-Saxons.

Je sais tout ce qu'on peut reprocher à l'Allemagne d'aujourd'hui et combien elle contribue à alimenter la méfiance qu'on a à son égard; j'ai vu, ces derniers temps, quelques politiciens et „penseurs" allemands dont la mentalité est bien attristante; mais je voudrais aussi qu'on tînt compte de la psychologie du vaincu; si quelqu'un prenait la peine de feuilleter quelques revues et journaux français, de 1871 à 1875, il y trouverait sans peine des documents qui ressemblent étrangement à ceux que certaine presse collectionne aujourd'hui en Allemagne. — Il y a aussi la psychologie du vainqueur. Un seul exemple: Poincaré, parlant à Strasbourg, s'est écrié: „Nous avons reconquis l'Alsace-Lorraine. Personne ne nous la reprendra jamais!" C'est exactement ce que les Allemands ont dit pendant quarante-trois ans, et avec la même conviction. Affirmation banale, toute ancien style. Il fallait dire: „Nous avons reconquis l'Alsace-Lorraine, et nous ferons en sorte que ce pays ne redevienne jamais une cause de guerre."

Tous les ministres et conférenciers français s'insurgent contre la légende d'une France militariste et conquérante. Ils ont raison; je suis convaincu, pour ma part, que la France n'est pas militariste; elle le deviendra peut-être, si certaine presse continue à l'empoisonner; mais elle ne l'*est* pas. Parmi ses dirigeants toutefois, plusieurs donnent l'*impression* du militarisme; c'est un fait certain qui explique pourquoi la France a perdu tant de terrain dans l'opinion publique européenne; la faute en est à ceux-là parmi les Français qui représentent si mal la vraie mentalité de leur pays.

* * *

(Les lignes qui précèdent soulèvent, je le sais, des problèmes qu'il faudra reprendre l'un après l'autre. Je ne donne ici qu'une première orientation générale, „à propos de Gênes", mais non sans avoir bien pesé les objections possibles.)

La deuxième conclusion qui résulte de l'imbroglio gênois, c'est que la Société des Nations est seule à même de résoudre lentement et sagement les questions vitales de l'Europe. C'est à elle que la Conférence a confié en fin de compte, et forcément, une série de problèmes. Et qu'est-ce donc que le grand triomphe de Lloyd George, sa fameuse „trève de Dieu?" C'est, sous une forme purement impressionniste, ce que contient déjà le Pacte de la Société; si Lloyd George (dont je suis loin de méconnaître les mérites) s'imagine avoir inventé quelque chose, on ne peut que sourire de cette illusion.

Pour des raisons très diverses, certains chefs d'Etat cherchent à saboter la Société des Nations. Nous, les Européens, *nous ne le permettrons pas.* Au commencement de juin, les associations nationales pour la Société des Nations se réuniront à Prague. Je compte y développer une „résolution" en termes très nets, dont on lira le texte dans notre numéro du 15 juin. Les politiciens et diplomates réunis à Gênes ont abouti à l'anarchie, à l'aveu de leur impuissance. Nous, les Européens, nous savons très bien ce que nous voulons; nous le voulons fortement, irrésistiblement. Les autres s'imaginent encore commander à des soldats; nous avons pour nous les leçons de l'histoire, la force des choses, la force des consciences et la flamme de l'Esprit créateur.

ZURICH E. BOVET

□□□

DER BEGRIFF „NATIONAL"

Münzen und Worte, die dem *täglichen* Verkehr dienen, verlieren ihr Gepräge leichter als weniger gebrauchte und daher auch weniger missbrauchte Dinge. Eine Binsenwahrheit, ein Kolumbusei, aber der Betonung immer wieder wert, „wande", so steht in den altschweizerischen Bundesbriefen, „menschlicher Sinn blöde und zerganglich ist".

Ein oft gebrauchtes und oft misshandeltes Wort ist die Bezeichnung „national" für alles Mögliche und alles Unmögliche. Es führen sie Etablissemente, an denen nichts als bestenfalls noch die Landesflagge „national" ist. Aber das ist nicht einmal die schlimmste Misshandlung. Schlimmere gehen auf Verkennungen der Bedeutung